

veux, grisonnants et légèrement frisés, s'éclaircissaient aux sommet du crâne et blanchissaient tout à fait sur les tempes. De longs favoris en nageoire, encadraient les joues tombantes. La bouche aux lèvres minces souriait rarement, et son sourire aurait inquiété et peut-être effrayé un observateur. Les yeux, d'un ton fauve indéfinissable, très mobiles, parfois ternes et parfois étincelants, ne regardaient jamais en face.

Pascal Lantier, le front plissé, les sourcils contractés, semblait assailli par des pensées noires. Soudain il releva la tête, avança le bras vers le bouton d'une sonnette électrique placée dans l'angle de la cheminée, et appuya sur le bouton. Une sonnerie retentit dans le bureau où se trouvait la caisse.

Au bout de deux secondes le caissier parut. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, maigre, à figure superlativement intelligente.

— Marlet, lui dit Pascal, avez-vous terminé vos feuilles de paye ?

— Oui, monsieur...

— Elles se montent ?

— A douze mille huit cent soixante-cinq francs.

— Vous avez en caisse ?

— Deux mille francs, sur lesquels j'ai déjà payé les contre-maitres...

— Bien...

Pascal ouvrit le tiroir de son bureau, y prit des liasses de billets de cent francs qu'il compta et qu'il tendit au caissier.

— Voici treize mille francs... lui dit-il.

L'employé prit les billets. Pascal ajouta :

— Où en êtes-vous du relevé de l'inventaire ?

— Il est fini, monsieur...

— Vos additions ?

— Sont faites.

— Et par conséquent la balance ?

— Oui, monsieur... Vous pourrez d'un seul coup d'œil, ainsi que vous le désirez, vous rendre compte de votre situation.

— Ma situation... répéta l'ingénieur avec amertume, elle ne doit pas être brillante en ce moment.

Marlet baissa la tête sans répondre.

Son silence était éloquent.

— Apportez-moi les comptes... reprit Pascal au bout d'un instant.

Marlet sortit.

Tandis que le constructeur attendait son retour, l'expression de sa figure devenait de plus en plus sombre.

Le caissier rentra et étala sur le bureau, devant son patron, plusieurs grandes feuilles couvertes d'écritures et de chiffres. C'était la récapitulation de l'inventaire et la balance de la caisse. Lantier jeta les yeux sur une de ces feuilles et, de pâle qu'il était, devint livide.

— Je ne me trompais pas... murmura-t-il. A l'heure qu'il est je suis à découvert d'un million neuf cent mille francs...

— La Bourse vous a été fatale, monsieur, dit le caissier timidement.

— Pouvais-je croire à une déveine si persistante !...

— Un million en trois mois !...

— Oui, un million ! Un million que j'aurais aujourd'hui en caisse ! un million qui me permettrait de faire face à mes échéances de fin d'année et d'attendre des temps moins rudes pour terminer l'ilot de constructions dans lequel sont engagés mes capitaux et ceux de mes bailleurs de fonds ! Un million dont l'absence va me forcer peut-être à déposer mon bilan.

— Ah ! monsieur, vous exagérez... Vous n'en êtes pas là !

— Je n'exagère rien. J'en suis là ! Mes constructions finies au mois de mars, c'était la fortune ! l'hiver arrête tout ! Je suis obligé d'interrompre les travaux et de dépeupler les ateliers, car avec quoi ferai-je face aux payes successives ? Je suis perdu... anéanti... La maison Lantier s'écroule !...

— La température peut se radoucir...

— Soit, mais il me faudrait de l'argent pour continuer. J'ai à payer, fin décembre, trois cent vingt-cinq mille francs, y compris les intérêts des sommes avancées par nos bailleurs de fonds ?

— Ne pourriez-vous contracter un emprunt ?

— Impossible. Je dois beaucoup au Crédit foncier. Je ne puis recourir à lui de nouveau.

— Adressez-vous à des particuliers.

— Ce serait avouer ma gêne et me décrediter complètement.

— D'ici au mois de janvier nous opérerons deux cent mille francs de rentrées.

Pascal haussa les épaules.

— Une bagatelle en face des échéances écorantes ! répondit-il.

— Pourquoi ne tentez-vous pas une démarche auprès de votre belle-sœur, madame Bertin ? reprit le caissier. Depuis qu'elle est veuve, elle dispose sans contrôle d'une fortune très considérable... Elle aime votre fils, elle a de la sympathie pour vous...

— Ma démarche serait inutile... Je connais Marguerite... elle n'a jamais approuvé mes entreprises... Elle accueillerait certainement ma demande par une fin de non-recevoir... je crois d'ailleurs à son affection pour mon fils, mais pas du tout à sa sympathie pour moi...

— Eh bien ! vos bailleurs de fonds attendront leurs intérêts. ils aimeront mieux patienter que de compromettre leurs créances...

— Quelques-uns accepteraient des atternoissements... d'autres seraient inexorables... et parmi ces derniers le comte Robert de Terrys...

— Je le croyais votre ami...

— En affaire, l'amitié n'existe pas... Vous savez dans quelles conditions le comte m'a remis un million ?

— Oui, vous devez rembourser cette somme par fractions de deux cent mille francs en payant les intérêts.

— J'aurai donc à lui compter deux cent cinquante mille francs le 31 décembre, sinon la créance tout entière deviendra immédiatement exigible après une simple mise en demeure. Or, ce million étant la dot de sa fille, mademoiselle Honorine, il usera rigoureusement de son droit.

— On le dit bien malade, en danger de mort...

— Sa mort ne changerait rien à ma situation et ne ferait que l'aggraver. Elle est prévue dans l'acte... un mois après le décès du comte, je devrais payer intégralement le capital et les intérêts à sa fille.

— Mademoiselle de Terrys vous accorderait du temps.

— N'en croyez rien !... Très indépendante de caractère et cloîtrée forcément près de son père malade, elle aurait hâte de jouir de sa liberté et de sa fortune. Cette créance me préoccupe beaucoup... j'ai la ferme croyance qu'elle me sera fatale...

— Il ne faut pas vous décourager, monsieur... dit le caissier en manière de banale consolation ; tâchez surtout qu'on ne